

Postface

Pierre Vadeboncoeur

Volume 21, numéro 6 (126), novembre–décembre 1979

Les deux royaumes de Pierre Vadeboncoeur

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29816ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vadeboncoeur, P. (1979). Postface. *Liberté*, 21(6), 59–66.

Postface

PIERRE VADEBONCOEUR

Je devais produire une sorte de réponse aux articles des personnes qui ont bien voulu commenter ici mon livre. On me donnait même le choix de placer des notes marginales en regard de leurs textes. C'eût été difficile, en raison de la disparité et du nombre de leurs réflexions. Je craignais au surplus d'imposer au public une lecture en labyrinthe, du plus pénible effet. J'ai donc finalement décidé de rédiger comme je pouvais un texte plus lisible, sinon aussi pertinent, sinon égal à leur attente — de toute façon un texte n'allant qu'indirectement à la rencontre des propos que j'avais lus. Je suis bien conscient du fait que, de la sorte, je ne rends pas justice à ces collaborateurs. Mes excuses, donc, en même temps que mes remerciements amicaux, c'est bien le moins que je puisse leur exprimer dans les circonstances.



On ignore assez, d'ordinaire, ce qu'on va écrire et sait-on beaucoup davantage ce qu'on a fini d'écrire ? Quand l'ouvrage est terminé, on est plus inquiet du sens qu'avant, car on a dit davantage. Cette perplexité est des plus courantes dans l'univers de la signification. Certains ici me discutent et souvent je ne sais relativement que penser de ce qu'ils disent. Mais je tiens un fil, que je vais dérouler dans un moment.



J'aurais quelque chose à souligner dont on ne s'est peut-être pas avisé. J'ai vu des choses que j'imagine qu'un enfant voit en regardant, disons — employons cette image — la guerre. Prenons la guerre pour symbole de ce que j'ai vu. Je n'ai pas rationalisé la guerre, je n'en ai pas d'abord phi-

losophé ; je l'ai vue. Il paraît qu'il ne faut pas la voir mais l'intégrer à quelque construction ou encore à quelque intuition philosophiques. Tout, exactement tout, peut aller se loger convenablement dans une idéologie (ou même dans une « pensée ») et avoir belle apparence. L'enfant n'estime pas, ayant mûrement réfléchi — ce qui se fait chez lui dans l'espace d'un éclair —, il n'estime pas que la guerre ait belle apparence. Il fuit. Il ne reste pas là à raisonner. Il la hait. Il ne trouve pas qu'elle fasse un bel effet. J'ai surpris, un jour, il y a longtemps, le regard extrêmement douloureux d'un enfant sous l'injustice : ce n'était pas même le regard de la haine mais celui du reproche, et le contenu d'accusation de ce regard était insupportable.

*

Donc, à l'instar d'un enfant peut-être, j'ai vu ce que j'ai vu. J'ai bien donné lieu de croire que je philosophais aussi, et je philosophais ; cependant, à un autre niveau où les choses sont plus irréfutables, la philosophie, je suis passé par en dessous.

Est-ce que j'avais ? Est-ce que je reculais ? Est-ce que je contredisais ce que j'avais naguère écrit ? Je l'ignore encore et du reste ceci m'est complètement indifférent. La seule chose dont je sois sûr, c'est ce que j'ai pénétré cette fois du regard et de l'âme. J'ai eu horreur. On ne me fera pas sauver en philosophie ce que mon regard et ma répulsion précipitaient. Je ne donnerai pas dans l'angélisme. Je ne m'imaginerai pas que ce que j'ai vu ainsi compose. Je retrouve la parole de Claudel à Gide à ce propos. Je ne concilierai pas les contraires. Je n'opérerai pas l'élévation de ce qui est innommable. Je ferai la différence entre les choses, parce qu'en moi-même et dans ce livre je les ai concrètement vues, de mes yeux vues. Qu'est-ce que la philosophie qui passe outre au premier degré de la philosophie ?

*

Il y a des expériences, rares, qui arrêtent l'artifice à tout jamais. Je n'ai pas pu passer outre et plus jamais je ne le pourrai. La philosophie a voulu sublimer le mal. Les modes

et le caquetage et l'ignominie sont venus en foule à sa rescousse dans cette entreprise. Il ne faut pas nommer le mal. Je le nommerai. Il faut avaler le monde et s'en saouler pour le transcender. Je ne l'avalerais pas.

*

Je ne me figurerai pas non plus de passage imaginaire où tout serait sauvé par rédemption universelle et totale par-delà quelque chose ou ici-bas même. Je tiendrai cette illusion pour ce qu'elle est : fumeuse. Il ne faut pas faire la distinction première entre le bien et le mal. Je la ferai. Je fais désormais le contraire de cette époque de liquidation, de liquidation de tout par le bas ou par le haut ou par les deux ou par l'entre-deux.

*

Du reste, cette attitude ne dépend pas de moi et ce n'est pas non plus la conséquence d'une décision philosophique — comme mon livre le laisse assez entendre. C'est plus direct que ça. Je répète que je ne rêvais pas et que je me suis trouvé fortement agressé, ce qui de toute façon réveille et force à avouer que ce qu'on a devant soi qui est horrible n'est pas une idée philosophique, ni un théâtre, ni de la matière à composition française. Je n'ai pas regardé des phrases. Saisi par une réalité, je me trouvais moralement dans la condition du prolétaire, incapable de relativiser sa situation et cloué par le réel, et non dans la condition de l'intellectuel ou du bourgeois, capables, eux, de prendre de la distance et d'annuler en définitive le premier objet du discours par le discours. Si j'ai philosophé, c'est surtout en enjambant la philosophie pour aller rejoindre l'objet. J'ai fait dans ce dernier dessein trois pas plutôt qu'un. Cela m'a permis, je crois, d'appeler les choses par leurs noms. Ce n'était pas trop tôt. D'ailleurs, je ne pouvais pas faire autrement.

*

Or, l'action qui consiste à débarrasser la place des barricades des idées, des systèmes, des conventions et aussi des folies, pour aller tout droit à l'objet, à des objets qu'on n'osait

même plus nommer, est en quelque sorte définitive. C'est une percée philosophique en soi.

Il y avait aussi des nuages de fumée. Il y en a encore, d'après ce que je peux voir. Pendant que tel philosophe se met dans un ciel inexistant et y convie au festin de son imaginaire la trahison et le sang, comme aurait dit Shakespeare, pour y faire mariage avec l'innocence et l'adoration, il oublie que ce qui se passe à la faveur de la licence aérienne de son discours, c'est l'effroyable chute pêle-mêle de l'enfance elle-même dans la confusion sans issue d'un univers métaphysique et moral indifférencié. J'ai, déjà, vécu plutôt longtemps. Je sais ce dont je parle. Certains de mes témoins ne sont pas très loin. Je ne les ai pas pris dans les rêves. Or, vint un temps précis, qui remonte à peu d'années, où j'éprouvai dans ma propre âme leurs blessures, si proches. Ce mal aigu et personnel, ce fut peut-être lui qui m'ouvrit à la perception d'un mal plus général, en me rendant moi-même plus vulnérable. Cette expérience m'a changé, c'est certain. Je ne pourrai plus jamais confondre, laisser porter. Je voyais mieux la lumière, l'ombre, et j'acquerrais, par évidence brutale, l'idée première que le mal provoque, qui est qu'il faut le distinguer. C'est le 19^e siècle qui a vraiment tout mélangé. Le 18^e, à cet égard, est encore peu de chose. Comment voulez-vous penser si vous ne reconnaissez pas comme ennemi, comme exclu, comme opposé, justement, comme inassimilable, comme sans aveu, comme accusé, comme devant être péremptoirement cité, l'immense fait informe sur lequel une humanité aujourd'hui indirecte n'a plus que les idées les plus vagues comme s'il s'agissait d'un souvenir ? Je mentionnais il y a un moment Shakespeare, que je suis précisément en train de lire. Shakespeare n'accorde pas beaucoup cette liberté.



J'ai envie de me défendre sur un autre point. Une appropriation verbale, flatteuse, littéraire, rêveuse, fausse, de l'autre royaume, qui est le fait romantique par excellence, ne m'intéresse pas. Elle accompagne d'ailleurs tout à fait logiquement l'effacement, également illusoire, de la vision du mal, lequel n'en subsiste pas moins et fait geindre dans leur

paradis de confection les déclamateurs en mal d'éternité gratuite que furent les romantiques. Du reste, Nietzsche, qui fut lui-même, quoi qu'il en eût, un Allemand et le romantique d'une nouvelle fausseté paradisiaque, ne tarit pas d'éloges, paradoxalement, à l'endroit de la pensée et de l'écriture françaises classiques. Or celles-ci sont précisément tributaires de la distinction des ordres — de la confession du mal et de la confession du salut, deux choses qu'elles ne mélangent pas —, et elles procèdent, d'une part, du réalisme et, d'autre part, de la foi, ou bien elles s'expliquent par la tradition de cette culture, profondément assimilée alors par la civilisation française chez les croyants comme chez les autres. Chez tous ces classiques, on ne bavarde guère. Marx et Nietzsche, eux, après le romantisme, réintroduisent le mal mais cette réalité cesse, dans leur interprétation, d'être universelle : ils l'évacuent aussitôt, philosophiquement parlant, en en faisant, d'ailleurs dans des sens opposés, une affaire de classes sociales. Au bout du compte, tous deux disent : « par-delà le bien et le mal », ou je me trompe beaucoup.

Voilà un certain détour pour préciser le point sur lequel je suis amené à me défendre. Certes, dans l'autre royaume, je ne me rends pas loin, c'est le moins qu'on puisse dire, et, sans me satisfaire du peu qui m'est possible, je suis bien forcé de m'en tenir à une expérience toute liminaire, mais c'est une expérience, ce n'est pas une déclaration. (Une petite note marginale, ici, sur ce mot d'*expérience*. Il y a une gradation dans les expériences ; toutes ne s'équivalent pas, toutes doivent être jugées et c'est une grande faute de produire des pensées indifféremment et automatiquement tirées de la multitude des expériences, comme c'est la règle aujourd'hui). N'étant pas romantique, je ne puis rien feindre relativement à ce deuxième royaume, de même que je ne puis embellir le premier. Le romantique n'a pas accès à celui-là mais fait comme s'il y était ; inversement, il nie plus ou moins la réalité de celui-ci, quoiqu'il s'y trouve enfoncé jusqu'au cou. Si je confesse l'autre royaume, et je crois que je le confesse, c'est une manière de sonder au-delà de mon expérience immédiate et celle-ci, par la direction qu'elle m'indique, m'y invite, comme un chemin suggère sa propre suite et fait dire que, si

c'est un chemin, ce chemin mène quelque part. Je nomme, il est vrai, l'objet qu'éprouve en moi mon sens obscur ; je le qualifie, je le caractérise, je jette des ponts dans la direction des réponses positives qui se font en moi-même, j'emploie pour cela l'analogie, la figure. Est-ce prétendre qu'il faille s'en tenir à cela ? Nullement. C'est affirmer simplement que moi, individu, j'en suis là, un point c'est tout ; à une lisière que d'ailleurs, en maints endroits, je décris pour ce qu'elle est. Je n'arrête rien ; bien au contraire, j'induis à une continuation, et si ce n'était pas le cas, cela n'aurait pas valu la peine d'écrire. Cependant, il ne faut jamais confondre, tel est l'enseignement classique : ni ce monde avec l'autre, ni l'autre avec celui-ci, ni l'esprit avec l'individu qui participe de ce dernier, ni la condition humaine avec la condition divine, et ainsi de suite. Il n'y a pas de passage analogique, j'en conviens, mais s'il y a passage, l'analogie nous indique peut-être approximativement les régions où il se trouve. En ce point, on n'est pas bien loin de la prière. Celle-ci est classique aussi ; elle n'est pas présomptueuse et, dans son voeu, humble, elle respecte intégralement ce qui est.

*

Quant à la négation sans appel de l'autre royaume, j'ai peu à en dire. On a coutume de s'appuyer sur une accusation déterminée pour la soutenir. On parle alors d'imagination vaine. Cette accusation peut fort bien être retournée. La négation systématique moderne — on a mis un couvercle sur l'univers — peut tout aussi bien relever d'une imagination, d'une imagination de signe négatif cette fois, de l'arbitraire inversé si l'on peut dire, puisque aussi bien l'on tient à parler d'arbitraire. Je ne vois pas beaucoup d'intérêt à cette contestation réciproque, à cette double fin de non-recevoir, ni au fait d'invoquer l'objectivité en ces matières comme si tout était devant soi aussi clairement que vous et moi. Mais heureusement il n'est pas question de cette bagarre assez déraisonnable dans ces pages. Je me hasarderai simplement à ajouter que dans la positivité croyante il y a tout au moins de l'expérience intérieure, tandis que dans l'athéisme, disons, il ne me semble pas y en avoir. Ce qu'on appelle la pensée posi-

tive du 19^e siècle et sa suite, du moment qu'elle se fait philosophique et athée, est une contradiction dans les termes. Elle vit depuis un siècle et davantage sur le contre-sens.

*

Je dirais également ceci, qui est à part. Je ressens une certaine réticence à fractionner en idées un livre qui est, me semble-t-il, un acte d'amour et de désir et un acte de désolation et de refus. Puisque le moyen employé était l'essai et donc la réflexion et l'analyse, bref tout cet outillage qui va avec le genre, naturellement je consentais à l'avance à discuter et, au reste, je cherchais à le faire. Mais, malgré tout, j'aime beaucoup moins la discussion que l'art, grâce auquel ce qui est sans lui indicible non seulement peut être « exprimé » mais surgit d'entre les voiles du discours, — différent, présent, actif, premier, spirituel, intégral, paru. L'essai ainsi conçu semble faire une chose et il en fait une autre. Il fait exactement ce que fait l'art. C'est la même intervention. La question pour moi n'est pas de savoir si, de ce point de vue, mon livre est réussi ou non, mais s'il l'était, je risquerais cette approximation, qui est de ma part plutôt un vœu : dans ce livre, d'une certaine façon, l'image domine et en un sens ne veut pas être expliquée. Ou si c'est un poème, il ne veut pas être divisé. Dans un cahier de Péguy, on trouve un grand et fort beau morceau sur un poème de Hugo. C'est un essai, analytique et synthétique comme le veut le genre. Mais ce que ce morceau, disons de critique littéraire, a de radicalement différent — au point qu'on peut penser que Péguy a posé là le principe d'un art majeur dans ce qu'on peut bien appeler un art mineur —, c'est qu'en détaillant les vers et les strophes, il ne les divise pas mais il les répercute. Il les amplifie comme une musique trop lointaine et plus ou moins ensevelie. Il les relance dans leur propre mouvement comme une nappe d'eau fait pour un galet projeté d'une main forte. Hugo prête sa force à Péguy et réciproquement, et non seulement la force, mais le rythme, le nombre, le verbe, le souffle, l'image et même le sens. Il en résulte un poème comme il n'en existe pas qui n'ait subi pareil traitement.

Naturellement, pour un essai sur un essai, ce procédé est

peut-être extrêmement difficile. Il reste que l'oeuvre, quelle qu'elle soit, et l'article qui la traite d'une manière qui n'est pas, par exemple, celle de Péguy parlant de Hugo ou de Bergson, s'opposent et vont jusqu'à s'annuler partiellement. Ceci dit sans perdre le sens des proportions des exemples que j'amène... Bien sûr !



Finale^{ment}, ceci. En me projetant dans la philosophie et en m'y faisant projeter aussi par ceux qui à leur tour philosophent, me voici une personne bizarrement costumée ; c'est une pure apparence. Je m'amène et l'on me conduit tout entier dans un lieu où, comme par l'effet d'une lumière étrange, me voici quelqu'un d'autre. Or, je voudrais bien qu'on sache tout de même à quoi s'en tenir sur un personnage qui, à cause de cela, a l'air, telle une cariatide, de soutenir tant de philosophie !... Je ne soutiens rien, ou à peine. Un de mes amis, ici, m'intime quasiment l'ordre de me faire prophète, si j'en juge par l'ampleur du reproche qu'il me fait. Je regrette. Je lui demanderais de se résigner. Bien plus véritablement que toute autre chose, je suis, si vous voulez bien savoir, quelqu'un d'aussi « privé » qu'il se peut, lent, rentré à tout moment chez lui, en grande paresse philosophique et familial de ce qui ne demande rien. La condition humaine... N'est-ce pas ?...